

CARTOGRAPHIE FEMININE D'AFFECTIONS ET DE PLAINTES DANS LE ROMAN AFRICAÏN: DES COMPLICITÉS AUX QUESTIONS DES IDENTITÉS POSTCOLONIALES

Prof.^a Dr.^a Maria Fernanda Afonso (Université de Limoges – França)

RÉSUMÉ: Surgit dans le continent noir une écriture féminine, attentive aux relations de pouvoir dans un monde fracturé et en transformations. Les femmes veulent participer à la déconstruction et à la (re)construction d'identités post coloniales. Les écrivaines Mariana Bô et Paulina Chiziane brisent les formes canoniques et inaugurent une littérature qui illustre de toute évidence leur façon de considérer le mariage, les traditions, l'identité féminine et l'identité de la Nation. Cet article a pour but de réfléchir sur l'œuvre de ces deux romancières africaines et le rôle qu'elles développent au sein des questions des identités postcoloniales.

MOTS-CLÉS: écriture féminine; identités postcoloniales; roman africain.

Dans le quatrième roman de l'écrivaine mozambicaine Paulina Chiziane, intitulé *Niketche. Uma história de poligamia*,¹ et traduit en français sous le titre *Le parlement conjugal. Une histoire de polygamie*, une femme âgée raconte à ses interlocutrices l'histoire de Vuyazi, la princesse insoumise imprimée sur la lune : *Il était une fois une princesse. Elle était noble par l'ascendance mais pauvre par le cœur. On a toujours imposé aux femmes l'obligation d'obéir aux hommes. C'est dans la nature. Cette princesse désobéissait à son père et à son mari et n'en faisait qu'à sa tête. Quand son mari la reprenait, elle répondait. Quand il la battait, elle ripostait. (...) Elle refusait de le servir à genoux et de lui couper les poils autour du sexe. Le mari, fatigué de cette insoumission, fit appel à la justice du roi, le père de sa femme. Le roi, blessé, ordonna au dragon de lui infliger un châtement. Un jour d'orage, le dragon l'emmena jusqu'au ciel et l'imprima sur la lune, pour que son châtement serve d'exemple au monde entier. Les nuits de pleine lune, on peut voir une femme au milieu de l'astre, avec un baluchon sur la tête et un bébé dans le dos. C'est Vuyazi, la princesse insoumise imprimée sur la lune. (...) C'est pour cela que les femmes du monde entier, une fois par mois, ont le corps qui suppure par des plaies ouvertes et qu'elles deviennent impures, elles pleurent des larmes de sang en châtement pour l'insoumission de Vuyazi.*²

¹ CHIZIANE, Paulina, *Niketche. Uma história de poligamia*, Lisboa, Editorial Caminho, 2002.

² CHIZIANE, Paulina, *Le parlement conjugal. Une histoire de polygamie*, France, Actes Sud, 2006.

Dans les sociétés traditionnelles, les femmes reproduisant les mythes, les légendes, jouent le rôle des passeurs de traditions. Gardiennes du terroir, elles défendent les valeurs imposées par le patriarcat. Dans le cas du microrécit de Vuyazi, il s'agit d'un type de mythe qui préservant le savoir qui vient de loin propose le modèle de subalternité défini par la théoricienne Gayatri Spivak: la femme, la subalterne, qui doit écouter, exécuter et obéir ne peut jamais prendre la parole. La communauté lui impose le silence et l'invisibilité. Il n'y a pas d'institutions, familiale ou publique qui légitiment ses paroles. Condamnée à la passivité et à l'obéissance, la femme qui transgresse les normes est *pétrifiée tout en haut du ciel, dans un enfer de glace*, comme la princesse Vuyazi.

Les études postcoloniales attirent l'attention sur la condition du subalterne, soumis à l'oppression d'une société phallocratique et toute-puissante. Le paradigme du subalterne³ présuppose un lieu d'exclusion, de non-existence. Pour que les subalternes, terme procédant de la théorie politique du philosophe italien Gramsci, qui sous-entend le groupe des dominés et exploités par l'hégémonie des classes supérieures, deviennent visibles, il est nécessaire une nouvelle dynamique historique, sociale et culturelle. En fait, ignorer le silence des subalternes signifie valider de façon consciente ou inconsciente le projet de l'impérialisme.

Au sein de la théorie postcoloniale la subalternité est devenue un thème majeur avec un groupe d'historiens et sociologues indiens, fondateur des *Subaltern Studies*, qui ont voulu prouver que les nations du Tiers-Monde ignorant les besoins et les intérêts des citoyens qui sont à la base de la pyramide sociale n'étaient que la construction fictive des élites bourgeoises. Mais, à la question « Can the subaltern speak ? », Spivak répond négativement, car selon sa pensée, les subalternes n'ont pas accès à la représentation de leur conscience sociale ; il leur manque les lieux d'énonciation et les possibilités d'énoncer. Au contraire de Gramsci qui admet pour le subalterne la possibilité de changer sa condition historique, Gayatri Spivak considère que ceux qui accèdent aux instances de réception ont dépassé leur condition de subalternes et qu'ils se sont intégrés dans la logique occidentale. Et pourtant, tous ceux qui réussissent à témoigner des situations d'exclusion participent eux-mêmes aux difficultés de représenter leur

³ Voir à ce propos GOPAL, Priyamvada, « Lire l'histoire subalterne » in LAZARUS, Neil (dir.), *Penser le postcolonial. Une introduction critique*, Éditions Amsterdam, Paris, 2006.

dépendance, soit par des raisons objectives, soit par des raisons subjectives, associées aux traumas des expériences vécues.

Être femme au Tiers-Monde aggrave la subalternité, comme l'affirme Spivak : "If, in the context of colonial production, the subaltern has not history and cannot speak, the subaltern as female is even more in the shadow".⁴ En effet, la position historique de la femme du Tiers-Monde est déterminée par deux formes de domination : l'héritage colonial et le paradigme patriarcal. Exclue de toute décision concernant la vie du couple, elle subit une situation de totale marginalité et elle n'a aucun pouvoir pour se faire écouter. Sans histoire ni voix, la femme est proscrite de la sphère du discours et de la représentation politique.

Il s'avère que dans le texte littéraire postcolonial, le problème de l'identité féminine, oscillant entre ombre et substance, revient comme un questionnement persistant, face, comme l'explique Homi Bhabha « à la satisfaction perverse du regard machiste (...) qui dénie sa différence culturelle et sexuelle ». ⁵ Le récit africain ouvre le chemin à la transgression des discours patriarcaux autoritaires des élites coloniales et postcoloniales ; il permet de questionner la situation de dépossession et de marginalisation de la femme, de construire de nouvelles images identitaires personnelles et collectives, de comprendre la différence.⁶ À propos de la publication de son dernier roman, « As mulheres do meu pai », l'écrivain angolais José Eduardo Agualusa l'a affirmé dans un entretien accordé à un journal littéraire portugais : « Acredito que esta África, onde me movimento, deve quase tudo às mulheres »⁷ (je crois que cette Afrique, que je parcours doit presque tout aux femmes).

Écrire, c'est risquer de remettre en question les valeurs établies et de se remettre en question en adoptant une écriture qui obligera les lecteurs à reconnaître les complexités inhérentes à la construction de la mondialisation, à apprendre à lire l'identité et la différence à l'échelle mondiale. Par le biais d'un grand courage qui affronte le *statu quo* répressif du paradigme patriarcal, surgit dans le continent noir une écriture féminine, attentive aux relations de pouvoir dans un monde fracturé et en

⁴ SPIVAK, Gayatri C., "Can the Subaltern Speak?" in ASHCROFT, Bill, Gareth GRIFFITHS et Helen TIFFIN, *The post-colonial Studies Reader*, Routledge, Londres et New York, 1995.

⁵ BHABHA, Homi K., *Les lieux de la culture*, Paris, Éditions Payot, 2007

⁶ *Id. Ibid.*

⁷ AGUALUSA, J. Eduardo, "África renascida" in *JL*, n°959, de 4 a 17 de Julho de 2007.

transformation, au respect des pratiques traditionnelles et à l'hypocrisie de la coopération occidentale. Les femmes veulent participer à la déconstruction et à la (re)construction d'identités postcoloniales.

La sénégalaise Mariama Bâ reste comme l'une des premières romancières africaines, même si elle n'a écrit que deux oeuvres. À travers une écriture épistolaire, intimiste, son premier roman, *Une si longue lettre*,⁸ publié en 1979, traduit en plusieurs langues, révèle des affections, chagrins et désirs dans une société marquée par de profonds désordre sociaux: la narratrice, Ramatoulaye, qui vient de perdre son mari, profite des 40 jours de deuil, imposés par la tradition pour écrire une longue lettre à sa meilleure amie, Aïssatou Ba, qui vit en Amérique, car *la confiance noie la douleur*, réfléchissant sur les problèmes auxquels les femmes doivent faire face : l'exploitation, les pesanteurs de la tradition, l'abandon, la polygamie, l'éducation des enfants, la conciliation de la profession avec le travail ménager. Il s'agit d'un long regard sur la société sénégalaise, où l'indépendance et la dignité de la femme sont conquises par le biais de lourds sacrifices dans une Afrique en mutation. Elle proclame que *La femme ne doit plus être l'accessoire qui orne (...) La femme est la racine première, fondamentale de la nation où se greffe tout apport, d'où part aussi toute floraison*.

Le roman évoque les destins croisés des deux amies, Ramatoulaye et Aïssatou : leur enfance, les études à l'Ecole Élémentaire, les fiançailles, le mariage, les déceptions, l'éducation des enfants, la trahison des maris. Écrit comme une lettre personnelle, le récit montre les choix différents que les deux femmes font face à la réalité de la polygamie dans une société patriarcale, dont l'organisation se fait à partir de la hiérarchie des castes : tandis qu'Aïssatou décide de quitter son mari et de partir aux États-Unis, la narratrice choisit de rester dans sa situation de première épouse et de perdre ainsi une partie d'elle-même.

Après vingt-cinq ans de mariage, après avoir mis au monde douze enfants, Ramatoulaye se sent victime de l'injustice de la polygamie, d'autant plus que son mari a épousé une jeune copine de sa fille, qui le prend à cause de son argent. Mais elle cache aux autres ses sentiments pour être respectueuse des traditions et éviter leur pitié : *je m'appliquais à endiguer mon remous intérieur. Surtout, ne pas donner à mes visiteurs*

⁸ MARIAMA BÂ, *Une si longue lettre*, France, Éditions Privat/ Le Serpent à Plumes/ Motifs, 2005.

la satisfaction de raconter mon désarroi. Et, pourtant, la jeune Binetou, la co-épouse, n'était pas non plus heureuse car *elle avait une conscience aiguë de ce qu'elle immolait dans son mariage.* Prisonnière de l'ambition démesurée de sa mère, qui la jette dans les bras d'un homme de l'âge de son père, Binetout, cette jeune lycéenne, *regardait d'un oeil désabusé évoluer ses camarades. L'image de sa vie qu'elle avait assassinée lui crevait le coeur.*

Pour Homi Bhabha, l'« inconfort »⁹ est une condition paradigmatique du monde moderne. Selon lui, « Être dans l'inconfort n'est pas être sans foyer, et cet « inconfort » ne s'inscrit pas aisément dans la division familière de la vie sociale entre sphère publique et privée ». Les femmes de *Une si longue lettre* connaissent l'inconfort, inhérent à « la situation des initiations extraterritoriales et transculturelles ». Soudain, pour elles, le monde devient confus, hors contrôle, déplacé et désorientant : elles prennent conscience des ambivalences traumatiques de la société civile, éminemment patriarcale ; elles affichent le monde inconfortable, ou le « public et le privé deviennent partie prenante l'un de l'autre ». Alors qu'elles avaient initié un parcours heureux - Binetout étudiait avec la fille de Modou, Ramatoulaye et Aïssatou avaient *le secret des bonheurs simples* – tout change d'un moment à l'autre. La famille et les amis s'attendent à ce que l'institutrice divorce et elle accepte les servitudes de la vie polygamique. Elle parle « du lieu le plus intime de la vie » : *je n'étais pas divorcée... J'étais abandonnée, une feuille qui voltige mais qu'aucune main n'ose ramasser.* L'inconfort fait apparaître une « nouvelle cartographie de l'espace domestique ».

Le roman se passe à l'époque où l'Afrique du Nord bougeait, déchirée entre tradition et modernisme. Le Sénégal a pris son indépendance en 1960 et s'apprête à des changements radicaux. Les deux amies, celle qui écrit la lettre et sa destinataire font partie comme l'explique la narratrice d'une *génération, charnière entre deux périodes historiques, l'une de domination, l'autre d'indépendance.* *Nous étions restés jeunes et efficaces, car nous étions porteurs de projets. L'indépendance acquise, nous assistions à l'éclosion d'une République, à la naissance d'un hymne et à l'implantation d'un drapeau.*

⁹ BHABHA, Homi K., *Ibid.*

Ramatoulaye exprime un immense sentiment d'orgueil pour avoir assisté comme *pionnière de la promotion de la femme africaine* à la marche inexorable du progrès dans son pays. Institutrice, elle insiste sur l'importance de l'école, qui lui a appris *la mission émancipatrice* quoiqu'elle soit consciente que les hommes n'apprécient pas beaucoup les femmes lettrées : *Des hommes nous taxaient d'écervelées. D'autres nous désignaient comme des diablasses.* Cependant, comme elle l'affirme : *nous sentions que plus rien ne serait comme avant. Nous étions pleins de nostalgie, mais résolument progressistes.*

Malgré cet enthousiasme pour la construction d'une Nation instruite et progressiste, l'omnipotence d'une société à castes tourmente les femmes sénégalaises, notamment la destinataire de la lettre : Aïssatou étant une fille de bijoutier n'a jamais été acceptée dans la noble famille de son mari. Lui, le docteur Mawdo prenant comme deuxième épouse sa cousine n'a fait qu'obéir à sa mère, une princesse *pétrie de morale ancienne*. Mais Aïssatou refuse la vie polygamique et traverse l'océan avec ses quatre enfants laissant une lettre d'adieu à son mari où elle écrit : *Les princes dominant leurs sentiments pour honorer leurs devoirs. Les « autres » courbent leur nuque et acceptent en silence un sort qui les brime. Voilà schématiquement, le règlement intérieur de notre société avec ses clivages insensés. Je ne m'y soumettrai point. (...) Je me dépouille de ton amour, de ton nom. (...) Adieu.*

La polygamie fait l'objet de plusieurs récits africains. Vingt-trois ans après le livre de Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, Paulina Chiziane écrit sur les bords de l'Océan Indien, au Mozambique, un roman dont le titre annonce d'emblée ce thème très important pour la vie des femmes du Tiers-Monde : *Niketche, Uma história de Poligamia*. Le noyau du récit, élargi à travers microrécits, maximes et commentaires de la narratrice, et le témoin des différentes expériences féminines, concerne la vie d'un couple bourgeois, catholique et monogame. Après vingt ans de mariage, Rami, découvre que Tony, son mari, partage son temps entre sa maison et quatre autres foyers clandestins. Elle dit : *le coeur de mon Tony est une constellation à cinq points. Un pentagone*. Révoltée, en souffrance, au lieu de bannir ses rivales, Rami décide de s'approcher d'elles et de créer un parlement conjugal pour les motiver à faire respecter les droits d'épouses polygames légitimes, ce que son mari n'avait jamais prévu.

La solidarité féminine fait apparaître de magnifiques portraits de femmes, toutes désabusées devant la tyrannie masculine. Rami, plus cultivée que les autres, se montre sensible aux histoires d'indigence de ses rivales, arrivées à Maputo de différents coins du pays, et elle trouve les moyens pour les aider à se libérer de la dépendance économique de Tony. Elle les introduit dans le monde des affaires et les quatre gagneront de l'argent et l'espoir d'une vie plus digne, de trouver même un mari, ce qui invertit la relation masculine/féminine. Tony se plaint à Rami: *Maintenant qu'elles ont leurs négoce, elles ne me respectent plus. (...) Elles ne me servent plus à genoux comme avant, et ne massent plus mes pieds quand j'enlève mes chaussures. (...) Mes femmes s'envolent comme des oiseaux dont la cage est ouverte, et je regarde, stupéfait, ces femmes dont je ligotais les ailes et qui finalement savent voler. Hier, vendeuses au coin de la rue, elles étaient soumises et m'adoraient. Aujourd'hui femmes d'affaires, elles n'ont plus aucun respect pour moi.*

Écrit après la guerre civile, qui toucha durement la jeune nation mozambicaine, ce roman de Paulina Chiziane prétend représenter le Mozambique comme une mosaïque de plusieurs cultures et langues. Les cinq femmes de Tony appartiennent à des régions distinctes : Rami et Julieta sont nées au sud, tandis que les autres viennent du nord du pays, où les sociétés sont matriarcales, les femmes sont plus libres et elles se donnent à la pratique de rites d'initiation sexuelle. Au sud, où se situe Maputo, domine le type de société patriarcale, très influencée par le colonialisme et par les principes hégémoniques des nouveaux maîtres du pays. Rami se servant des arguments de transculturation entre tradition et modernité, crée des liens de solidarité féminine et fait de la polygamie une figure d'identification ambivalente pour dénoncer l'hypocrisie de ceux comme Tony qui occupant les postes publics les plus importants profitent sans responsabilité de la fragilité des femmes.

Paulina Chiziane revendiquant son *locus d'énonciation* organise un discours narratif dilaté par des digressions qui renfermant des réflexions sur l'existence, recrée le fonds collectif du récit oral, le cadre mental de l'Afrique millénaire. Véhiculant une sagesse qui est le fruit de son enracinement dans la culture traditionnelle,¹⁰ elle franchit des dualismes - tradition/progrès, sociétés matriarcales/sociétés patriarcales, Nord/Sud,

¹⁰ Voir LEITE, Ana Mafalda, *Literaturas Africanas e Formulações Pós-Coloniais*, Lisboa, Edições Colibri, 2003.

masculin/féminin -, et négocie des savoirs - rites africains d'initiation/enseignement scolaire occidental -, (ré)inventant des sens hybrides pour construire l'unification nationale d'un pays caractérisé par une grande diversité d'ethnies. Elle rompt le silence de la femme mozambicaine démasquant l'option phallocratique du Frelimo qui au nom du nationalisme sacrifie et ignore les besoins et les intérêts des femmes. Comme l'a affirmé Hilary Owen, les personnages féminins de *Niketche* représentent une micro-unité politique permettant une forme de nation non élitiste qui promulgue ses propres lois d'une façon scrupuleusement démocratique.¹¹

Pour cette chercheuse, l'isolement dramatique qui punit Tony, *le mari national*, apparaît comme la mort symbolique de la vieille nation paternaliste, monologique et autoritaire créée par le Frelimo marxiste.¹² En effet, les femmes de *Niketche* déplacent le paradigme de l'organisation sociale définie avant tout par l'action rationnelle masculine et cherchent une forme affective et itérative pour conduire leur activité parlementaire. Elles apparaissent comme des sujets nomades, se mouvant entre plusieurs mondes, cultures et langages. Elles négocient des accords culturels entre le nord et le sud du pays, dansant le *niketche*, une danse sensuelle de la province de Zambézia, citée dans le titre, et acceptant le *lobolo*, la dot du mariage, un rite du sud concernant l'organisation domestique. Par le biais du débat et du vote elles partagent les décisions à prendre et annulent leur statut de subalternes.

Nouant des liens très étroits avec le thème de la polygamie, les questions liées à l'identité et à l'altérité se trouvent au centre de l'écriture de Mariama Bâ et de Paulina Chiziane par la mise en place de personnages féminins qui face au comportement égoïste de leurs maris s'interrogent ce que c'est que de vivre, d'être en d'autres temps et dans des espaces différents. Elles constatent avec regret que la société postcoloniale ne réalise pas leurs rêves - Ramatoulaye observe : *Notre société actuelle est ébranlée dans ses assises les plus profondes, tirillée entre l'attrait des vices importés, et la résistance farouche des vertus anciennes* - et elles repèrent que le pouvoir affiche un nationalisme entièrement masculin, absolutiste et autoritaire. À l'instar de ce que McClintock a

¹¹ OWEN, Hilary, "A narração da nação em *Niketche* - Uma História de Poligamia de Paulina Chiziane in Pires

Laranjeira, Maria João Simões e Lola Geraldine Xavier (org), *Estudos de Literaturas Africanas. Cinco Povos, Cinco Nações. Actas do congresso Internacional de Literaturas Africanas de Língua Portuguesa*, Novo Imbondeiro e ILLP – Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra, 2006.

¹² *Id. Ibid.*

observé « Nulle part on a laissé au féminisme en lui-même la possibilité d'être davantage que la servante du nationalisme »¹³, les femmes sénégalaises et mozambicaines se sentent victime d'une oppression généralisée.

Selon Bhabha « exister, c'est être appelé à l'être en relation à une altérité, son regard ou son locus ». ¹⁴ C'est ainsi que les femmes protagonistes des deux romans développent une crise d'identité lorsqu'elles se découvrent trompées par leurs maris. Elles deviennent instables - Rami dit *Nous sommes des juments égarées qui galopent à travers la vie, recevant des miettes* -, elles se regardent dans le miroir pour comprendre ce qui avait changé et malheureusement elles peuvent conclure comme Ramatoulaye : *la jeunesse désertait mon corps, aucune illusion possible. Alors que la femme puise, dans le cours des ans, la force de s'attacher, malgré le vieillissement de son compagnon, l'homme, lui, rétrécit de plus en plus son champ de tendresse. (...) Il compare ce qu'il eut à ce qu'il n'a plus, ce qu'il a à ce qu'il pourrait avoir*. Elles cherchent en vain des réponses aux comportements sociaux, ce qui suscite la confusion, la révolte, l'envie d'agir. Imprégnées d'ambiguïtés, d'incompréhensions et de doutes par rapport à leur famille, au monde traditionnel, à la société post-coloniale, les femmes s'affirment comme figures de la transgression qui rompent avec les obligations et les normes imposées par le patriarcat partageant l'immense courage de subir leur sort.

Il ressort le contraste violent entre le désir de liberté et les règles sociales imposées à la femme dont la passivité est toujours construite en fonction du sujet masculin. Au moment où Paulina Chiziane a imaginé un parlement conjugal, elle est consciente que parler et écouter entre les générations de femmes est une condition de la solidarité qui permet la résistance à l'hégémonie patriarcale. Elle l'explique à ses rivales : *Nous sommes cinq. Unissons-nous dans une gerbe et formons une main. Chacune de nous sera un doigt, et les grandes lignes de la main seront la vie, le cœur, la chance, le destin, et l'amour. Nous ne serons plus aussi exposées, nous pourrions tenir le gouvernail de la vie et tracer le destin*.

Faisant du récit une pratique subversive, Mariama Bâ et Paulina Chiziane brisent les formes canoniques et inaugurent une littérature qui illustre de toute évidence leur

¹³ Cité par BaHRI, Deepika, « Le féminisme dans/et le postcolonialismr » in LAZARUS, Neil (dir.), *Penser le postcolonial. Une introduction critique*, Éditions Amsterdam, Paris, 2006.

¹⁴ BHABHA, Homi K., *Ibid.*.

façon, spécifique à leurs conditions historiques et culturelles d'énonciation, de considérer le mariage, les traditions, l'identité féminine et l'identité de la Nation. Conscientes de l'insurmontable ambivalence qui structure le mouvement équivoque du temps historique, les deux romancières démontrent la plus grande sagesse : elles mettent en scène le passé comme « *symbole, mythe, mémoire, histoire, l'ancestral – mais un passé dont la valeur itérative comme signe réinscrit les leçons du passé dans la textualité même du présent qui détermine à la fois l'identification à, et l'interrogation de, la modernité* ». ¹⁵

L'écrivaine mozambicaine met en oeuvre une contre-narration du projet du Frelimo, la force politique qui prétendait présenter la Nation comme une unité transrégionale. Paulina Chiziane reconnaissant les différences ethniques proclame l'importance de la transgression des frontières et la négociation entre le Nord et le Sud du pays. Elle conçoit un espace hybride situé entre plusieurs cultures, qui lui accorde une situation énonciative alternative : au lieu d'invertir simplement les catégories, il la permet de sortir de la bipolarité traditionnelle entre maître et esclave, sujet et objet, Nord et Sud, passé et présent, Tradition et Occident. Avec *Niketche*, le sujet féminin postcolonial essaie de surmonter toutes les épreuves contrariant une individualité qu'il veut acquérir sans renier son enracinement dans les valeurs collectives. Il s'auto-définit et s'auto-représente au-delà des binarismes.

Les femmes constituent dans le récit de Paulina Chiziane une intense présence d'espoir, une force vive et active qui se bat pour survivre loin des sentiers du pessimisme dans un monde renversé. A la fin du livre, les femmes se proposent d'aller sur la lune pour danser avec Vuyazi, la princesse insoumise : *Nous sortons Vuyazi de sa position statique et dansons avec elle (...) le monde est à nous, le monde loge tout entier dans chaque coeur de femme.*

Quant au roman de Mariama Bâ, Ramoutoulaye perd irrémédiablement son mari polygame, mais lorsqu'elle va toute seule dans le cinéma elle découvre le plaisir de la liberté. Elle survivra à sa douleur et elle s'aperçoit que *Rien n'est plus beau qu'un poisson à la sortie de l'eau, avec son oeil clair et frais, ses écailles dorées (...) et ses beaux reflets bleutés.*

¹⁵ *Id. Ibid.*

L'acte d'écrire n'est pas innocent ; il constitue une tentative d'éveiller les lecteurs, de construire la mondialisation. A ce propos, Homi Bhabha considère : « Vivre dans le monde inconfortable, trouver ses ambivalences et ses ambiguïtés mises en oeuvres dans la maison de la fiction, (...) c'est aussi affirmer un profond désir de solidarité sociale. ».¹⁶

REFERENCIAS

AGUALUSA, J. Eduardo, “*África renascida*” in JL, n°959, de 4 a 17 de Julho de 2007.

CHIZIANE, Paulina, Niketche. *Uma história de poligamia*, Lisboa, Editorial Caminho, 2002.

CHIZIANE, Paulina, *Le parlement conjugal*. Une histoire de polygamie, France, Actes Sud, 2006.

Cité par BAHRI, Deepika, “*Le féminisme dans/et le postcolonialisme*” in LAZARUS, Neil (dir.), *Penser le postcolonial*. Une introduction critique, Éditions Amsterdam, Paris, 2006.

MARIAMA BÂ, *Une si longue lettre*, France, Éditions Privat/ Le Serpent à Plumes/ Motifs, 2005.

OWEN, Hilary, “*A narração da nação em Niketche - Uma História de Poligamia de Paulina Chiziane in Pires Laranjeira, Maria João Simões e Lola Geraldes Xavier (org), Estudos de Literaturas Africanas. Cinco Povos, Cinco Nações. Actas do Congresso Internacional de Literaturas Africanas de Língua Portuguesa, Novo Imbondeiro e ILLP – Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra, 2006.*”

Priyamvada, Lire l'histoire subalterne in LAZARUS, Neil (dir.), *Penser le postcolonial*. Une introduction critique, Éditions Amsterdam, Paris, 2006.

SPIVAK, Gayatri C., “Can the Subaltern Speak?” in ASHCROFT, Bill, Gareth GRIFFITHS et Helen TIFFIN, *The post-colonial Studies Reader*, Routledge, Londres et New York, 1995.

BHABHA, Homi K., *Les lieux de la culture*, Paris, Éditions Payot, 2007

Voir LEITE, Ana Mafalda, *Literaturas Africanas e Formulações Pós-Coloniais*, Lisboa, Edições Colibri, 2003.

RECEBIDO EM: 04 de maio de 2011

APROVADO EM: 08 de junho de 2011

¹⁶ *Id. Ibid.*